



---

**Ebru BOYAR & Kate FLEET (eds), *Ottoman Women in Public Space***

Leiden & Boston, Brill My Book, 2016, 294 p.

**Juliette Dumas**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/clio/15347>

ISSN : 1777-5299

**Éditeur**

Belin

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 289-292

ISSN : 1252-7017

**Référence électronique**

Juliette Dumas, « Ebru BOYAR & Kate FLEET (eds), *Ottoman Women in Public Space* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 48 | 2018, mis en ligne le 28 décembre 2018, consulté le 10 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/15347>

---

Ce document a été généré automatiquement le 10 octobre 2019.

Tous droits réservés

---

# Ebru BOYAR & Kate FLEET (eds), *Ottoman Women in Public Space*

Leiden & Boston, Brill My Book, 2016, 294 p.

Juliette Dumas

---

## RÉFÉRENCE

Ebru BOYAR & Kate FLEET (eds), *Ottoman Women in Public Space*, Leiden & Boston, Brill My Book, 2016, 294 p.

- 1 *Ottoman Women in Public Space* prend pour sujet la question de l'invisibilité des femmes dans l'espace ottoman, du fait de leur réclusion domestique. Malgré de nombreux travaux récents réfutant une lecture trop extrémiste de cette logique ségrégative ottomane à l'égard des femmes, force est de constater une forme de résistance de principe à leur égard. Devant un tel aveuglement, on ne peut que féliciter et remercier les auteures pour cet ouvrage, qui recentre le débat sur la question essentielle, à savoir comment la société ottomane négocie, dans le temps et l'espace, les rapports de genre et le délicat équilibre entre le contrôle des femmes et leur inévitable implication sociale.
- 2 La grande variété des sources exploitées au gré des diverses contributions est à souligner. Elle entraîne, par moment, un sentiment d'émiettement. Néanmoins, ce défaut est largement compensé par la diversité elle-même, qui vient souligner la prégnance de la démonstration ainsi menée, du fait de sa récurrence en divers points d'analyse. Car, contrairement à une croyance tenace, les femmes ottomanes sont présentes dans un vaste spectre de sources, ce qui permet de faire émerger l'étendue des domaines et leur visibilité. C'est ainsi que les articles font se côtoyer aussi bien des sources judiciaires qu'administratives, ou encore littéraires.
- 3 Un autre point fort de l'ouvrage est de ne pas se restreindre à une définition minimaliste de la notion de « visibilité ». L'enquête ne porte nullement sur la question de savoir si toutes les femmes portaient effectivement le voile – problématique assez

stérile et inutile. Il convient au contraire de distinguer les diverses formes de visibilité possible : celles de nature physique, corporelle, et celles de l'ordre de la présence et de la participation (active ou passive) aux différentes sphères de la société ottomane ; ou encore une visibilité de nature revendicatrice (qu'on pourrait aussi bien dire politique, si ce mot n'était trop dévoyé). Bien qu'elle soit mise de côté dans cet ouvrage, il faudrait d'ailleurs ajouter une forme de visibilité intellectuelle – car on peut tout à fait disposer d'un nom de plume fort réputé, sans que l'identité réelle, ou même physique, du détenteur ne soit jamais connue.

- 4 Les auteures soulignent bien à quel point le degré de visibilité corporelle des femmes est une donnée profondément variable, non seulement dans le temps mais aussi dans l'espace, selon les âges de la vie, les positions sociales, l'appartenance ethnique ou religieuse et les activités pratiquées. Au final, un unique code vestimentaire ne s'applique pas à l'ensemble des femmes : au contraire, il ressort très nettement de cette enquête que les normes en matière de tenue vestimentaire des femmes du monde ottoman dépendent non pas d'un, mais de plusieurs, critères combinés, dont la diversité et les fluctuations offrent une marge de négociation aux principales intéressées.
- 5 La visibilité sociale est largement abordée dans les diverses contributions de cet ouvrage, au long, notamment, d'un axe de réflexion sur la question du travail féminin. Dans les champs, à la maison, dans les usines ou dans les manufactures, dans des corporations et jusque dans les maisons closes, la palette des activités professionnelles féminines, rémunérées et reconnues comme telles, révèle une amplitude inattendue. Elle invite à une inversion du regard : plutôt que de voir le travail féminin comme de l'ordre de l'exceptionnel, il paraît plus efficace de considérer l'oisiveté professionnelle des femmes comme une rareté, liée à la détention d'un statut élevé – oisiveté professionnelle qui n'implique nullement l'absence d'activités, mais le rejet élitair du travail rémunéré. En outre, un lien fort intéressant est établi entre les modes de visibilité des femmes et leur pouvoir économique en insistant sur la manière dont l'État ottoman prenait soin de se concilier cette force économique.
- 6 Autre axe de lecture : le lien entre activités professionnelles et présence publique. À l'aune d'aujourd'hui, l'association des deux paraît d'une grande banalité. Ce serait ne pas tenir compte du poids du discours historique traditionnel, qui tend à renvoyer les femmes à une sphère professionnelle particulièrement restreinte, tant dans ses possibles que dans ses espaces. En gros, il est commun de considérer que les activités féminines se rassemblent essentiellement dans les espaces domestiques – ce que l'ouvrage déconstruit avec brio, comme il a été dit. Or, partant du résultat de la multitude des activités professionnelles effectivement pratiquées par la population féminine ottomane, les auteures démontrent la forte présence des femmes dans l'espace public, en raison même de leur travail, et s'interrogent sur l'impact de l'apparition de nouveaux métiers (le travail en usine, notamment) dans la mise en place de nouvelles formes de répartition des espaces et de négociation des rapports de genre.
- 7 Certains moralistes ottomans ont beau jeu de réclamer violemment le retour des femmes derrière les portes closes de leur domicile ; c'est là un vœu pieu, peu entendu : la grande majorité des acteurs, notamment l'État, se contente de trouver des arrangements acceptables entre le respect d'une bonne morale garante de l'ordre social et une participation féminine incontournable. On notera d'ailleurs que, même au plus fort des quelques crises moralisatrices de l'État, quand celui-ci proclame quelque

nouveau décret rappelant à l'ordre la population féminine dans ses tenues vestimentaires ou ses comportements dans l'espace public, jamais il n'est question, ni de restreindre la présence féminine extérieure, encore moins de remettre en cause sa participation active aux diverses sphères sociales ottomanes. Il s'agit au mieux de rappeler quelques règles de bienséance, de l'ordre du symbolique (la tenue et le comportement en public) : bien paraître suffit, car là s'arrêtent les prérogatives de l'État – la pureté des cœurs n'est pas son affaire, seul compte le respect des normes sociales.

- 8 La visibilité de nature revendicative est également amplement discutée. Les divers articles égrènent et multiplient les cas de figure dans lesquels des femmes ont élaboré des stratégies claires de revendication de leurs droits. Le caractère profondément naturel de telles actions y apparaît de façon éloquente, et la réaction tout aussi naturelle des autorités et instances sollicitées. C'est dire à quel point, si de telles revendications portées par des femmes sont rares dans certaines sources, il faut en déduire non pas le caractère exceptionnel mais, au contraire, la relative banalité. Les exemples soulignés par les auteures couvrent d'ailleurs un spectre de revendications assez large, qui va des protestations à l'encontre de la montée des prix aux demandes de reconnaissance professionnelle ou de protection juridique, aux exigences de type syndicaliste, enfin, bien entendu, aux protestations féministes et aux réclamations de nature proprement politique.
- 9 L'ouvrage n'est toutefois pas exempt de quelques défauts, dont l'un tient à la nature même du travail effectué. Ouvrage collaboratif, il repose sur des connivences intellectuelles fortes, qui assurent le respect de la thématique générale. Néanmoins, les pratiques scientifiques et éditoriales sont telles qu'elles invitent à la collection d'études plutôt qu'au travail de synthèse. De sorte que chaque auteur.e apporte, de façon relativement autonome, sa propre contribution, sa propre réponse à la problématique, ce qui entraîne nécessairement de fortes redondances. En outre, ce format ne facilite pas l'exercice intellectuel du lecteur, auquel est laissé le pénible travail de restituer les axes de convergence qui traversent l'ensemble des contributions.
- 10 Par ailleurs, il est assez regrettable que les auteur.e.s n'aient pas proposé une définition claire de certaines notions largement utilisées dans l'ouvrage et dont les interprétations possibles peuvent considérablement varier. Si cette souplesse offre une grande marge de liberté dans les questionnements, il en résulte néanmoins une certaine ambiguïté qui finit par indisposer le lecteur frappé par le sentiment d'un manque de rigueur conceptuelle. C'est le cas, typiquement, de la notion d'espace public – ô combien discutée – mais aussi, de visibilité (partiellement définie), ou encore de champ politique (quand elle est utilisée dans le cadre de la visibilité politique). Au final, seul le concept de « communauté morale imaginaire » est réellement défini, probablement parce qu'il s'agit d'une notion conceptualisée par son auteure elle-même (Ebru Boyar).
- 11 On notera encore un certain biais d'analyse fortement influencé par le regard étatique, malgré des efforts tout à fait louables et forts intéressants pour le dépasser. L'action de l'État face à la présence féminine dans l'espace public, face aux revendications de cette population, et les limites de ses champs d'intervention, apparaissent comme une trame dominante de l'ouvrage, au détriment peut-être du positionnement d'autres secteurs de la société. Mais il est vrai qu'il s'agit là d'un phénomène récurrent des travaux en

histoire ottomane, influencés par la nature et la richesse des sources produites par cette institution en ses multiples ramifications.

- 12 Pour finir, cet ouvrage soulève en creux une question fort intéressante : le XIX<sup>e</sup> siècle, largement célébré comme celui d'un début d'émancipation féminine, a-t-il réellement apporté plus de marges de liberté aux femmes ottomanes ? Ou bien, serait-on en présence d'une erreur de lecture, liée à la méconnaissance des situations féminines aux époques antérieures, combinée à une lecture pérenne du XIX<sup>e</sup> siècle à l'aune de ses réformes, avec pour conséquence d'associer les prémisses d'une émancipation féminine aux débuts d'une modernisation largement influencée par les modèles occidentaux ? De futures recherches permettront de mieux évaluer l'apport réel du XIX<sup>e</sup> siècle dans la longue marche vers l'émancipation féminine, dans l'espace ottoman et post-ottoman.
- 

## AUTEURS

**JULIETTE DUMAS**

Université d'Aix-Marseille UMR 7310 IREMAM